

Margret Andersen, *Claudel et l'Allemagne*. « Cahier canadien Claudel 3 », Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, 349 p.

Alexandre Fischer

Volume 2, numéro 2, juin 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1111005ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1111005ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fischer, A. (1966). Compte rendu de [Margret Andersen, *Claudel et l'Allemagne*. « Cahier canadien Claudel 3 », Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, 349 p.] *Études françaises*, 2(2), 235–238. <https://doi.org/10.7202/1111005ar>

constituent une information de base sur ce sujet. Les meilleures pages sont consacrées aux bibliothèques municipales de Québec et de Montréal, aux déménagements désastreux de la bibliothèque parlementaire, aux bibliothèques des Instituts canadiens, des institutions d'enseignement et des paroisses. Une constatation s'impose: la Conquête, puis l'influence du clergé, ont freiné le développement des bibliothèques. L'auteur étudie d'abord les difficultés du commerce du livre français. À cause des guerres, des *Navigation Acts* et des douanes, ce commerce fut presque impossible jusque vers 1850; à tel point que la première bibliothèque publique, celle de Québec, fondée en 1779, ne comptait en 1843 que 600 volumes français contre 4 000 anglais. Au chapitre des bibliothèques parlementaires, on relève quelques cas de l'injustice latente du régime. À deux reprises, en 1840 et 1865, on déménage vers des centres anglais la bibliothèque du Parlement de Québec, qui comprenait surtout des livres français, et servait de bibliothèque publique. Quant au clergé, ses suspicions, ses condamnations, ses ingérences contrecarrent souvent de louables initiatives. Son rigorisme moral semble avoir été néfaste aux bibliothèques; témoins, la lettre du Supérieur des Sulpiciens, en 1779: « Je suis intimement convaincu que dans tous les établissements de l'imprimerie et de bibliothèques publiques, quoiqu'ils aient en eux-mêmes quelque chose de bon, il y a toujours plus de mauvais que de bon, et qu'ils font plus de mal que de bien » (p. 91); la lettre du Premier ministre de la Province, en 1930: « Une bibliothèque publique n'est pas sans péril pour la génération actuelle et particulièrement pour la jeunesse » (p. 173); et, d'une manière générale, la mainmise sur les bibliothèques scolaires « pour former des bibliothèques indépendantes de celles des commissaires d'écoles, sur lesquelles les curés ne sont pas sûrs d'avoir toujours le contrôle » (p. 148) et l'opposition au projet d'Andrew Carnegie (p. 149). L'auteur termine ce chapitre par le tableau chronologique d'une centaine de bibliothèques fondées à travers le Canada, de 1764 à 1867.

Dans la troisième partie, M. Drolet étudie les bibliothèques publiques de chacune des dix provinces canadiennes, en s'attachant à celles des grandes villes. La comparaison de l'Ontario avec le Québec est nettement défavorable à celui-ci (budget: \$10 511 000 contre \$1 750 000; prêts: 33 188 000 contre 4 236 000). L'auteur étudie ensuite les bibliothèques gouvernementales, universitaires et scolaires. Un tableau fait ressortir l'indigence des institutions canadiennes-françaises. Plus que les autres cette partie justifie le titre de l'ouvrage; mais elle remet aussi en question son principe. Ne voulant négliger aucune partie du pays, l'auteur voit ses matériaux augmenter en même temps que

s'agrandit le pays; appelé à étudier ce qui se passe, de Halifax au Yukon, il doit finalement rester dans des généralités, et abandonner en cours de route des questions très intéressantes pour les Québécois. Tel qu'il se présente, ce livre constitue quand même une somme irremplaçable de renseignements précis sur les bibliothèques canadiennes.

LEOPOLD LEBLANC

MARGRET ANDERSEN, *Claudiel et l'Allemagne*. « Cahier canadien Claudel 3 », Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, 349 p.

Ce livre est issu d'une thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal en 1965. Les changements apportés au texte publié, par rapport au texte de la thèse, concernent d'abord la disposition des chapitres (11 à la place de 14). Le chapitre 12 de la thèse, qui étudie quelques parallèles entre l'œuvre claudélienne et les œuvres allemandes, en particulier l'accent nietzschéen de l'œuvre claudélienne, Claude et Stefan George, Claudel et Hölderlin, etc., au lieu d'être approfondi et élargi, a été supprimé. De même, les exemples de traductions de passages de l'œuvre dramatique claudélienne, plus nombreux encore dans la thèse, ont été malheureusement réduits à un seul. Les fautes d'impression, assez fréquentes dans le texte de la thèse, ont disparu (p. 243 *Der Mensch in der Dichtung*, répété dans la note *Der Mensch in der Dichtung*, subsiste).

M^{me} Andersen examine dans cette étude « la fortune du théâtre claudélien dans sa diffusion, sa réception et son interprétation en Allemagne et par les Allemands, ... la portée de l'influence du poète français sur la littérature de langue allemande » (p. 19). Elle se propose d'éclaircir le phénomène Claudel en Allemagne en rassemblant des « faits ». En effet, M^{me} Andersen s'est efforcée d'en recueillir et d'en découvrir un maximum pour illustrer les rapports de l'œuvre *dramatique* de Claudel avec l'Allemagne, depuis les premiers contacts, en 1905, avec le traducteur Franz Blei. Les claudélisants trouveront dans le volume de M^{me} Andersen, une foule de renseignements sur les traducteurs, les traductions, les représentations, les mises en scène, les acteurs, les réactions du public allemand (tracées à l'aide de chroniques théâtrales où, pourtant, l'anecdotique occupe parfois trop de place). La critique allemande est présentée sous forme de « chronique, d'inventaire ... une suite de résumés, de comptes rendus et de recensions de pensées » (p.

205). À titre d'exemple: le résumé de l'interprétation critique de l'œuvre dramatique claudélienne par Ernst Robert Curtius, premier universitaire — avant même tout autre universitaire français — qui consacre, en été 1914, une partie d'un cours sur la littérature française contemporaine (publié en 1918, 1920, 1923 sous le titre de *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich*) à l'œuvre dramatique de Claudel. En plus, des tableaux dressés avec beaucoup de soin donnent au lecteur toutes les informations relatives aux dates de composition, de publication et de traduction en langue allemande des drames de Claudel, de même qu'aux pièces de Claudel jouées en Allemagne, en Suisse et en Autriche. On peut, par exemple, constater que l'édition française et la traduction allemande de *l'Annonce faite à Marie* paraissent toutes deux en 1912; que *le Livre de Christophe Colomb* paraît en langue allemande en 1930, cinq ans avant d'être publié sous forme de livre en France; que *Jeanne au bûcher* est traduit et publié en Allemagne (1938) avant de paraître en France (1939); que onze pièces de Claudel ont eu leur création mondiale sur des scènes allemandes (entre autres, *le Pain dur*, en 1923, à Aix-la-Chapelle; *l'Échange*, première version, en 1922, à Francfort-sur-le-Main; *Partage de Midi*, première version, en 1926, à Hanovre); que, en 1946, *le Soulier de satin* a connu 45 représentations à Cologne, et en 1947, 48 à Munich, etc. Dans le chapitre 5, où l'on trouve une analyse sommaire, mais très pertinente, des traductions de Blei, de Hegner, de Landau, de Hans Urs von Balthasar, M^{me} Andersen traite aussi des difficultés rencontrées par les traducteurs. Celles-ci résident dans l'abondance du vocabulaire, dans le rythme et surtout dans la « fusion si caractéristique de Claudel du sublime et du terre à terre » (p. 90). L'auteur ne néglige pas non plus de démontrer (mais à l'aide d'un seul exemple) les affinités de la langue allemande avec l'esprit de l'œuvre claudélienne, l'allemand étant « la lyre parfaite pour rendre ce langage poétique chargé de sous-entendus et d'échos » (p. 97). Il aurait été fort intéressant, du moins pour le lecteur allemand, d'avoir sous les yeux une documentation plus riche appuyant cette affirmation. D'autre part, si l'affinité de la langue allemande avec l'esprit claudélien favorise la réussite des œuvres dramatiques sur les scènes allemandes, cette réussite est complétée par le spectateur allemand qui, comme l'affirme M^{me} Andersen, est pour Claudel, « le spectateur idéal » (p. 120), « recueilli dans l'attente de grandes impulsions et d'une profonde analyse de la vie » (p. 120).

Dans le dernier chapitre, où il est question de l'influence de Claudel sur des auteurs allemands — « pour plusieurs raisons, difficiles à discerner » (p. 286) — l'influence de Claudel sur

Hofmannsthal et sur Brecht est surtout à signaler. Pour Hofmannsthal, « les livres de Claudel sont, avec les drames de Shakespeare, ceux que le poète autrichien a le plus souvent annotés » (p. 274); celui-ci se sert, dans *Der Turm*, de phrases analogues à celles que Claudel emploie dans *Tête d'or*. Ces analogies frappantes sont reproduites aux pages 277 et 278. En ce qui concerne Brecht, il paraît qu'il a « appris pas mal de choses de sa technique dramatique chez Paul Claudel » (p. 281)¹.

Le livre est muni d'une riche bibliographie des traductions en langue allemande de l'œuvre de Claudel et des études sur Claudel. En un mot: un ouvrage de référence extrêmement utile et pratique pour tout claudélisant désirant retracer « le chemin de l'œuvre de Claudel dans le monde de la pensée germanique » (p. 18).

Mais Claudel, lui, que pense-t-il de l'Allemagne et des Allemands? Faut-il vraiment le prendre à la lettre quand il se prononce, comme consul à Hambourg, avec peu de diplomatie il est vrai, sur les Allemands et sur l'Allemagne, dans des termes méprisants, en maltraitant les « grands » de l'Allemagne? Y a-t-il un paradoxe, comme M^{me} Andersen le soutient dans le premier chapitre, dans le fait qu'en dépit des déclarations intempestives de Claudel à l'égard de l'Allemagne, les théâtres de ce même pays montent plus de pièces de Claudel que les théâtres français? « Le secret de l'attraction que l'œuvre de Paul Claudel exerce sur l'Allemagne » se révèle-t-il à travers ces faits si soigneusement accumulés? Voici ce qui est dit en conclusion (p. 298) au sujet des deux drames les plus significatifs pour les rapports avec l'Allemagne, *l'Annonce faite à Marie* et *le Soulier de satin*: « Ces deux drames correspondent aux deux états d'âme qui demeurent à l'intérieur de chaque Allemand: l'un, romantique, se tourne vers le mysticisme et aspire à l'unité spirituelle que l'Europe connaissait au Moyen Âge; l'autre, classique, veut explorer le monde entier par le cœur, l'intelligence et le sentiment, et trouve dans *le Soulier de satin* une vaste représentation de l'univers, évoqué dans son ampleur et son intégrité, et où figure la somme des êtres visibles et invisibles ». Faut-il se contenter de cette explication? Traiter de Claudel comme d'un poète européen, voir en Claudel, avant tout, un poète catholique d'avant-garde, et conclure de là à « la libération du matérialisme » comme dénominateur commun aux différents sentiments qui poussèrent les Allemands vers Claudel, est-ce là la révélation du secret promise par l'auteur? Il me semble que non.

1. Pour d'autres parallèles très intéressants, voir le livre de John Willet, *Theatre of Bertold Brecht*, New York, New Directions, 1959.

Bien sûr, les recherches entreprises et menées à bonne fin ne sont pas en cause. À d'autres d'en profiter pour pousser plus loin les études vers une vision plus intime du rapport profond et indéniable de l'œuvre claudélienne avec l'Allemagne.

ALEXANDRE FISCHER

PAULO RONAI, *Homens contra Babel*. « Collection de Divulgation culturelle », Rio de Janeiro, Éditions Zahar, 1964, 161 p.

Ces « hommes contre Babel » sont un plaidoyer, de vulgarisation savante, étayé sur d'innombrables textes et témoignages, contre les essais de création de langues « artificielles » et, finalement, en faveur du français.

L'auteur, d'origine hongroise, de longue date fixé au Brésil où il a enseigné le latin, puis le français, et où il a beaucoup publié — notamment une édition monumentale, en portugais, de toute l'œuvre de Balzac — a affronté, de par son métier, le problème de la traduction et discuté de ses possibilités et de ses limites. Par ce détour, rendu tôt attentif au problème d'une langue de communication internationale, il a trouvé sur son chemin le problème des langues « artificielles », qui peuvent paraître plus tentantes, dans des pays jeunes et en voie de développement; étudiant, dans une série d'articles, chaque tentative, depuis les plus anciennes, il les réunit sous le titre de *Babel*, qui préfigure sa conclusion, réservée, voire hostile devant ces expériences.

Ses vingt chapitres les passent en revue sans prétendre être une suite méthodique de l'*Histoire de la langue universelle* publiée par Coutureau et Léau en 1907. On ne peut ici que renvoyer à ces chapitres, qui rappellent le bilan tenté par A. Lyall¹ et l'étude de H. Freudenthal².

L'auteur rappelle les multiples théories, et les essais concrets de « langue universelle », depuis celui de l'abbé B. S. Ochando³. Il mentionne l'essai du volapük de M. Schleyer (1879); la tentative espérantiste de Zamenhof qui aboutit à des congrès retentissants, au début de ce siècle; la théorie d'une

1. A. Lyall, *A Guide to the Languages of Europe*, Londres, Sidgwick & Jackson, 1954, 316 p.

2. H. Freudenthal, *Lincos, Design of a Language for Cosmic Use*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1960.

3. B.S. Ochando, *Projet d'une langue universelle*, Paris, Lecoffre, 1855, xvi-270 p.

langue « catholique », de A. Liptay⁴; les expériences tentées par L. Bollack⁵; les diverses langues qu'il nomme « fils, neveux » de l'espéranto ou du volapük; un effort d'« interlingue »: l'« occidental » de Wahl, qui date de 1910, et dont le nom est consacré en 1949; un essai en faveur du Latin vivant (premier congrès, 1956); et enfin, des efforts plus scolaires, comme le *Basic English* de C. K. Ogden⁶ ou le Français fondamental, encouragé par l'UNESCO vers 1947.

Cette énumération des projets de langue universelle, des travaux les passant en revue, donne le vertige, et l'on comprend que l'auteur recoure au vocable de « machiavélisme » (p. 141), avant de railler la plus récente tentative, le « romanid » d'A. J. Decornis, dont Z. Magyar esquissa la doctrine (Debrecen, 1958).

C'est en pédagogue que P. Ronai cite, pour discuter chaque tentative, des exemples de mots et de phrases inégalement transparents, pour que se dégage sa conclusion. Contre ces « langues internationales » dont P. Burney tenta un bilan⁷, sa solide expérience du français plaide avec une courtoise vigueur. Que ne cite-t-il le témoignage de Guillaume Apollinaire, poète de sang polonais, de culture latine, « transplanté » dans les lettres françaises et qui, vers 1903 déjà, dans *l'Européen*, fustigeait ces expériences anémiques! En exergue de son article, il rappelle le vers de Schiller: « Ce qu'a voulu la langue, les langues l'ont détruit ... ».

RAYMOND WARNIER

4. A. Liptay, *Langue catholique. Projet d'un idiome international sans construction grammaticale*, Paris, Bouillon, 1892, xi-282 p.

5. L. Bollack, *la Langue bleue*, Paris, Editions de la langue bleue, 1899, viii-124 p.

6. C.K. Ogden, *Basic English*, Londres, K. Paul, Trench, Trubner & Co., 1932, xx-106 p.

7. P. Burney, *les Langues internationales*, « Que sais-je », Paris, Presses Universitaires de France, 1962, 126 p.